

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 34

Artikel: Paysanne au marché
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Alors, quoi de nouveau ? commença Valentine en grignolant un nougat.

— Du nouveau, moi j'en sais ! jeta Julia vivement. Avant-hier j'ai rencontré Louise. Ah ! ma chère, quel changement ; elle si gaie, si spirituelle jadis, un enterrement maintenant.

Son mari est un ours, paraît-il, il lui défend de lire ceci, de voir cela ; il l'empêche même de parler, aussi elle est d'un terne...

— Louise, ce n'est pas possible ! s'écria-t-on en chœur.

— Moi, reprit Lucienne, j'ai reçu une lettre d'Yvonne. Elle est très malheureuse, son mari la trompe, elle est presque toujours toute seule et quand, par hasard, ils sont ensemble, il lui fait des scènes affreuses. Et dire que c'était un mariage d'amour.

— Aussi faut-il être assez naïve pour croire à l'amour ! lança Suzanne. L'amour est une maladie ; quand on en est atteint, il faut se soigner.

— Petite cousine, voilà qui est bien dit, riposta Michel, puis il ajouta : quant aux femmes, s'entend, car, de même que vous êtes d'une essence différente, de même les choses vous atteignent différemment.

— Malhonnête ! fit Suzanne voulant se fâcher et n'y parvenant pas.

— Monsieur Michel, vous serez à l'amende, si vous continuez, dit Valentine.

— Moi ? Et pourquoi ? Mais je vous approuve toujours, Mesdemoiselles... A bas le mariage ! Vive la liberté ! Les hommes sont des monstres ! Les hommes sont... sont tout ce que vous voudrez. Et encore une fois : vive la grève !

— Vive la grève ! répétèrent en écho les quatre jeunes filles.

— Que de choses en un an ! soupira Suzanne.

— Oui, reprit Michel imitant sa cousine, l'harmonie est détruite, le quatuor est devenu trio.

— Lucienne est mariée depuis trois mois, ajouta Julia rêveuse.

Et, plus violente que tous, Valentine, la propre sœur de la renégate, conclut :

— C'est une défection !

Puis, chacun ayant exprimé son intime sentiment, le silence se fit durant quelques secondes.

C'était jeudi, en effet, et malgré la perte d'un de ses membres, le comité de la grève était réuni. La conversation, à présent, avait pour sujet la blâmable conduite de Lucienne. Chaque fois, c'était à qui trouverait une épithète pour flétrir son acte.

— C'était bien la peine de crier si haut qu'elle ne se marierait jamais, jetai l'une.

— En somme, c'est par ambition, reprenait l'autre.

— Dame, disait Michel, il n'est pas donné à tout le monde d'être la femme d'un attaché d'ambassade, d'être reçue à la cour de Sa Majesté le tzar Nicolas II... et l'avenir... quand à son tour elle sera Madame l'Ambassadrice, recevra, donnera des fêtes dont tous les journaux parleront.

— Oui, c'est cela qui a ébloui ma sœur, interrompit Valentine, son caractère est ainsi : dominer, être en vue partout, toujours ; car ce n'est pas la beauté de M. de Berville qui l'a séduite, je suppose ; mon cher beau-frère n'a rien de transportant, on peut réellement dire qu'elle a épousé la position.

Alors Julia sortant de son mutisme :

— Quelquefois cela n'est pas à dédaigner.

Le ton sur lequel cette phrase fut dite étonna le jeune homme et les deux jeunes filles.

— Quoi... que veux-tu dire ? commença Suzanne.

— Comment, vous excusez M^{lle} Lucienne, par-don, M^{me} de Berville ? finit Michel.

— Je ne l'excuse pas, fit-elle embarrassée, seulement je la comprends.

— C'est la même chose.

Mais Julia poursuivant son idée et, sans prendre garde à l'interruption, reprit :

— Oui, je la comprends, car le bonheur peut être trouvé ailleurs que dans les affections.

Imposer par des titres, des droits, ou simplement par la fortune, doit être flatteur.

En disant ces mots, les yeux de Julia brillaient et elle semblait à la fois répondre à une pensée secrète.

Suzanne eut un soupçon.

— Est-ce que, par hasard... murmura-t-elle, tu songerais toi aussi à ?...

Julia baissa la tête et ne répondit pas.

— Allons, un peu de courage, fit Michel en riant, avouez.

— Eh bien... eh bien, oui, je crois que je suis fiancée.

— Comment, vous n'en êtes pas sûre ?

— La jeune fille rougit.

— Si, j'en suis sûre ; seulement, ici, je n'osais pas le dire.

Deux exclamations partirent ensemble, l'une courroucée, lancée par Valentine :

— O lâcheté !

L'autre, triste, murmurée plutôt que dite, par Suzanne :

— Notre pauvre grève !

Tandis que Michel jetait gaîment :

— Mademoiselle, tous mes compliments.

Mais elle, cherchant à se disculper :

— Voilà, c'est un jeune homme très riche... Oh ! je ne l'aime pas, et nous sommes bien d'accord, nous nous laisserons très libres, lui de son côté, moi du mien. Seulement j'aurai équipage et automobile, des bijoux superbes, je me ferai habiller chez un grand couturier, et notre hiver sera partagé entre Cannes et Paris, tandis que nous passerons l'été à Trouville et une partie de l'automne dans notre château de Clairefontaine. Vous voyez, je puis accepter un pareil mariage.

Ces mots tombèrent dans le vide ; ni Suzanne, ni Valentine ne répondirent. Mais, Michel, lui, en manière de conclusion, prononça, finement ironique :

— Vous complimenter, je vois, était insuffisant ; vous avez droit à toutes les félicitations.

Michel surpris, en entrant, de voir sa cousine toute seule, prononça :

— Eh quoi ! personne ? Puis il ajouta : Il est vrai que maintenant le cercle est bien réduit. Mais M^{lle} Valentine ?...

— Valentine est venue... et partie déjà, répliqua Suzanne d'un ton maussade.

— Partie !...

Et, sans transition :

— Qu'avez-vous aujourd'hui ?

— Ce que j'ai, commença la jeune fille, mon pauvre Michel, il fait noir en moi.

Et cela par la faute de mes amies, de Valentine...

— Par hasard... est-ce que, elle aussi ?... murmura le jeune homme.

— Oui, elle vient de m'annoncer son mariage. Et savez-vous pourquoi ?... Parce qu'elle s'ennuie !

Et Suzanne, en prononçant ces mots, eut un éclat de rire nerveux.

— Depuis que sa sœur est mariée, elle s'ennuie, reprit-elle, comme si la vie ne peut être remplie par autre chose : le travail, l'art, la charité, que sais-je !... La jolie distraction, ma foi, d'avoir des marmots qui pleurent, un mari qui bougonne...

— Je vous ferai observer, petite cousine, que tous les maris ne bougonnent pas ; et il est doux, parfois, de marcher à deux, de se confier à un autre soi-même, qui vous encourage ou vous console... et, plus tard, les petits ; cela est frais, gazouille, rit... ils grandissent et on les guide, on les aime. L'amour, voyez-vous, personne encore n'a rien inventé de meilleur.

La voix de Michel, peu à peu, s'était faite tendre, enveloppante. Malgré elle, Suzanne en fut troublée. Mais elle essaya de badiner toujours.

— Mon cher, mariez-vous, vous êtes mûr.

— Non, fit le jeune homme du geste plus encore que par la parole.

— Si, je vous assure, vous changez, je l'ai remarqué. Je parie que vous êtes amoureux.

— Amoureux, cela oui, je le suis ! lança-t-il dans un élan. J'aime une jeune fille belle, pure, au front large, intelligente, aux yeux noirs ; en elle tout charme justement parce qu'elle ne cherche pas à plaire...

— Eh bien, épousez-la, qu'est-ce que vous attendez ? interrompit Suzanne, les lèvres tremblantes et, inconsciemment, le cœur serré.

Pour la première fois, elle voyait la possibilité du mariage de son cousin et cette idée, c'est drôle, lui faisait du mal.

— Non, dit-il encore.

— Mais, puisque vous l'aimez.

— La belle affaire, fit-il douloureux, puisqu'elle ne m'aime pas... Ah ! puis, tenez, parlons d'autre chose.

Et, pendant une minute, l'un et l'autre gardèrent le silence.

Pour se donner une contenance, le jeune homme pourtant s'approcha du piano, jeta un arpège, et,

regardant la partition ouverte sur le pupitre, prononça :

— Tiens, vous avez cela déjà ?

Mais elle, sans répondre à sa question, et s'approchant de lui :

— Vous êtes bien sûr... qu'elle ne vous aime pas ?...

Il leva les yeux, et voyant sa cousine émue, mais ne pouvant pas croire encore ce qu'elle disait... puis voulant aussi une preuve, un mot, il reprit :

— M'aimer, elle, allons donc ! Elle ne comprend pas l'amour, elle le méprise... et dit que c'est une maladie ! quand on en est atteint, il faut se soigner.

— Michel, fit la jeune fille dans un soupir.

Et soudain deux larmes brillèrent dans ses yeux.

— Quoi ! jeta-t-il en se levant. Suzanne... dites...

— Que voulez-vous que je vous dise ?... je... je je suis malade.

Elle se détourna, rougissante ; mais lui ne doutant plus, et heureux, lui prenant la main, murmura :

— Il faut vous soigner.

— Alors... balbutia-t-elle, soyez mon médecin — et reprenant le tutoiement de jadis, comme quand ils étaient petits, elle ajouta très bas : « Toi seul peux me guérir. »

Ce fut une minute exquise, leurs deux cœurs battaient ensemble, ils regardaient dans le vide... et voyaient le bonheur...

Suzanne, la première, se ressaisit et, son enjouement reprenant le dessus :

— Et la grève ? fit-elle en souriant.

— Mais, elle existe toujours, jeta Michel, seulement, cette fois, c'est la grève du célibat.

Frédéric BERTHOLD.

Paysanne au marché. — Le cliché que nous donnons en première page, nous a été obligeamment prêté par un de nos lecteurs. Il reproduit fidèlement une aquarelle, qui, si l'on en juge par la coupe du costume de la jeune paysanne, doit dater du temps du premier empire ou peut-être d'un peu plus tard, car, à cette époque, en fait de modes, nous retardions toujours un peu sur Paris. Le fond représente la place du Marché, à Vevey ; chacun l'a reconnue.

Ils viennent de nous quitter, Barnum et Bailey. — Cette étonnante bourgade grise, dont les tentes abritent une population supérieure à celle d'Echallens, a disparu comme elle était venue : en trois heures, mystérieusement, de nuit, sans bruit. Deux jours durant, Lausanne a ressemblé à Vevey pendant une Fête des vigneron. Sur la place de Beaulieu, comme en une gigantesque « abbaye cantonale », Gros de Vaud, Pied du Jura, Lavaux, La Côte et Grand district ont déversé toutes leurs jeunesse : garçons à chapeau de paille au ruban vert et blanc ; filles aux robes de claire mousseline.

Tout bon Vaudois aura apporté son tribut d'admiration — admiration est peut-être trop dire — de curiosité plutôt, au génie créateur des Yankees et à la multiplicité de leurs exhibitions. Bien longtemps, à Mollens, comme ailleurs, on parlera du « Grand cirque » de Lausanne. Les amis de la Broye n'oublieront pas les petits cochons dressés, pas plus que ceux du xxiii^e, l'homme à la tête de singe.

Barnum et Bailey s'en sont allés à Fribourg. De là, ils se rendront en Suisse allemande, puis dans le nord de la France, en Belgique et en Allemagne. Enorme sangsue appliquée sur tous les portemonnaies de la vieille Europe.

H. L.

Recueil des lois du canton de Vaud.

A vendre d'occasion, en bloc ou séparément, un certain nombre de volumes du *Recueil des lois du canton de Vaud*. — S'adresser au **Bureau du Conteur vaudois**.

Passe-temps. — Nous publierons samedi prochain la réponse au *passe-temps* de notre dernier numéro.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne Imprimerie G. G. H. H. H.